andré adoul

**l’île terrible**



**André ADOUL**

**L’ILE TERRIBLE**

Couverture et illustrations d’Olivier FRÉCHET

Éditions SÉMA, B.P. 232, 03208 VICHY CEDEX

**Cot ouvrage est la réédition *de* D’HOMMES ». publié il y a une POUR LA LECTURE DE LA BIBLE, par l’auteur lul-môme.**

**. PATON CHEZ LES MANGEURS vingtaine d’années par la LIGUE Le texte en a été revu et remanié**

DU MÊME AUTEUR :

**ÉCHEC A LA DÉPRESSION** (Ligue pour la lecture de la Bible)

**NOTES EXPLICATIVES SUR LE NOUVEAU TESTAMENT**

(Ligue pour la lecture de la Bible)

**PRIORITÉ A LA LIBERTÉ** (Croire et Servir)

**UN HOMME DANS LA TOUR** (épuisé)

**LA VALISE INTROUVABLE** (épuisé)

**NOTES SUR JOSUÉ**

**TOURISME EN FRAUDE** (Séma)

**Tous droits réservés pour tous pays.
© 1978 André Adoul et Editions SEMA.**

1. **Le grand Stephen**

— Steve [[1]](#footnote-1), taisez-vous !

Au fond de la classe, le grand Stephen n’a pas bronché, comme si cet ordre ne le concernait pas.

1. poursuit tranquillement son tapage, un brin goguenard, sous les yeux d’un jeune maître dé­contenancé. Sans s’émouvoir le moins du monde, l’élève interpellé discute à haute voix et apos­trophe bruyamment ses voisins de table, laissant tomber volontairement livres et plumier sur le parquet ou faisant grincer à tout moment le cou­vercle de son pupitre.

Bref, depuis qu’il est là, c’est le désordre, un désordre quasi permanent. Impossible de tra­vailler avec lui. Il faut donc en finir avec ce trublion.

— Oui ou non, Steve, voulez-vous vous taire ?

Peine inutile. John Paton, le nouvel instituteur, a beau lui répéter de se tenir tranquille, Stephen fait la sourde oreille, avec la même arrogance, le même sourire qui sortirait de ses gonds le plus sanctifié. Bâti comme un chêne, il ne craint per­sonne, pas même le maître. Le pire est que la classe tout entière, encouragée par l’assurance tranquille du grand garçon, entre elle aussi dans la rébellion. Une rébellion cachée, sourde, mais qu’on devine aisément dans les sourires entendus, les regards furtifs, les objets qui tombent à tout instant... et, surtout, la mauvaise volonté qui s’affirme de plus en plus, chez tous.

A vrai dire, cette opposition grandissante n’étonne nullement Paton. Son directeur, en l’en­gageant, l’avait averti :

— Vous aurez du fil à retordre ! C’est pour­quoi, soyez ferme dès le début. Au besoin, usez du gourdin, sans ménagement, sinon vous n’ob­tiendrez jamais le silence. Je vous le dis, vous aurez affaire à des terribles, indisciplinés, bagar­reurs... Au fond, pas si mauvais que ça !

Et, pour être plus convaincant, il avait ajouté :

— Les maîtres qui vous ont précédé — et ils sont nombreux — ont dû s’avouer vaincus au bout de quelques jours. Vous m’entendez, il faut la trique, oui la trique sinon vous échouerez. Avec eux, pas de sentiments, pas de méthode persuasive qui tienne. De la poigne !

La classe accueille, tous les soirs, jeunes gens et jeunes filles de tous âges. Et pas des anges, de surcroît. A preuve, le grand Stephen, ce gars solidement charpenté, habitué aux durs travaux des champs et qui est fort comme un Turc.

John Paton réalise fort bien que son avenir se joue là. S’il ne s’impose pas cette fois, c’en est fait de lui et de sa situation. Il devra battre en retraite et perdre rapidement sa place, tout comme ses prédécesseurs. Or, il y tient beaucoup à ce modeste emploi qui lui permet d’aider les siens qui vivotent — on est nombreux à la maison — dans le sud de l’Ecosse, près de Domfries.

Mais un maître chrétien peut-il brandir le bâton et frapper ses élèves ? Ce procédé lui répugne et il hésite à l’employer. Son père en connaissait d’autres, bien plus efficaces, lui qui parvenait à se faire craindre et aimer de tous à la maison. Si l’un de ses fils avait gravement fauté, il se retirait dans son bureau et là — ses enfants le savaient bien — il exposait longuement à Dieu le cas diffi­cile. Son silence, ses entretiens prolongés dans le secret, parlaient aux jeunes consciences un langage plus fort que celui de la trique. Pour ses fils, c’était la pire des punitions. Et parce qu’il en coûtait beaucoup à ce père de châtier le coupable, ses enfants éprouvaient pour lui un grand respect, une profonde affection.

Evidemment, les circonstances sont tout autres pour John. Il ne peut, à l’instar de son père, laisser là ses élèves pour aller prier dans sa chambre. Ce serait du beau, au retour ! Alors, que faire ? car il faut coûte que coûte mater le pertur­bateur, séance tenante.

Oui, que faire ?

Tout en fixant Stephen du regard, Paton se recueille un instant, puis, calmement mais ferme­ment, il dit à son turbulent élève :

— Steve, pour la dernière fois, je vous somme de vous taire, sinon j’interviens.

Toujours railleur, le grand garçon hausse les épaules ; il profère d’inintelligibles menaces qui font rire la classe et continue de se balancer, assis sur le dossier du banc qu’il prend plaisir à faire gémir curieusement.

— Ça suffit, clame le maître.

Brusquement, Paton s’est levé. Il bouscule son siège, descend de l’estrade précipitamment et s’avance en grandes enjambées dans la travée cen­trale en répétant :

— Ça suffit ! Ça suffit ! La comédie a assez duré.

La classe tout entière a sursauté. Tout le monde s’est tû. Le silence plusieurs fois réclamé est là, enfin ! Au lieu de se diriger vers Stephen, le maître traverse la salle en courant presque et va fermer la porte à double tour. Etrange précaution ! Puis, il fait demi-tour et, face à tous les oppo­sants, glisse tranquillement la clé dans la poche de son gilet. Alors, pesant chaque mot, Paton menace quiconque interviendra en faveur de Ste­phen. De fait, personne n’ose broncher et la classe, qui retient son souffle, regarde alterna­tivement, et le maître et son adversaire, avec inquiétude.

Qui va l’emporter ?

Le grand garçon, lui, ne paraît pas impres­sionné. Mais pas du tout ! Il se lève sans hâte, sort du banc avec nonchalance et se dirige vers John comme s’il allait à la distribution des prix. Les poings dans les poches, le visage décontracté, souriant parce qu’il se sent observé, Stephen regarde le maître. Sûr du succès, il déguste déjà la « dégelée » qu’il va infliger publiquement à ce gringalet d’instituteur qui connaîtra, en cette occasion, la grande humiliation de sa vie. Comme lui, dans l’école, personne parmi les élèves ne doute de l’issue du combat. Leur camarade l’em­portera sans forcer et ce ne sera pas sa dernière victoire.

D’ailleurs, John non plus ne s’illusionne guère. Son adversaire est fort, apparemment plus fort que lui. Pourtant, il doit sévir et courir le risque. Il serait coupable et lâche de laisser faire sous prétexte que ce jeune est solide et bien musclé. Et puis, il y a David ; David qui a vaincu Goliath au nom de l’Eternel ! Alors pourquoi douter de celui qui « arrête le bras du méchant » ?

Maintenant, les deux hommes sont face à face, tout près l’un de l’autre. Ils s’observent longue­ment tandis que la classe, toujours silencieuse, jubile. Un spectacle de choix se prépare pour très bientôt.

Stephen feint de ne pas vouloir « tirer » le premier ; il attend sans doute que Paton ouvre le feu, donne l’assaut, eh tous cas prenne la res­ponsabilité de l’empoignade... Mais non ! Brus­quement, traîtreusement, il décoche un coup de poing d’une violence telle que John, frappé à l’épaule, pivote et manque de tomber à la ren­verse. Il retrouve à peine son équilibre qu’un deuxième coup, non moins rude, l’atteint sous le menton et lui arrache un cri. C’est sérieux !

Nerveuse, la classe est prête à crier : Bravo ! et à porter le vainqueur en triomphe. Pourtant, un « quelque chose » la retient. Elle devine que l’instituteur n’a pas donné sa mesure. Il paraît si confiant !

Et en effet, Paton s’est ressaisi. Il cherche d’abord à parer les poings dangereux de son fou­gueux élève qui le harcèle sans répit. Pour les éviter, John doit céder du terrain, reculer à petits pas, jusqu’à son bureau. Serait-ce le commence­ment de la fin ? Stephen le croit et ne peut répri­mer un certain sourire signifiant en clair : « Je te tiens ! A nous deux ! »

Soudain, Paton contre-attaque, le bâton mena­çant. C’est son ultime chance. Il assène à son jeune adversaire, avec la dernière vigueur, une série de coups bien placés qui ébranlent son assu­rance, le forcent à déchanter. Cette brusque offen­sive oblige Stephen à changer de tactique. Cessant de jouer des poings, il cherche plutôt à saisir la trique qui tourbillonne dangereusement au-dessus de sa tête. En vain car le maître veille à la chose. Paton n’est pas décidé à se laisser faire. Il est fort, lui aussi, et tenace par-dessus le marché.

Le vent a tourné.

Bon gré, mal gré, le grand garçon doit céder du terrain et à son tour, se replier jusqu’à la porte. Il ne peut fuir puisqu’elle est bien fermée. La bataille est perdue pour lui, et il le sait. La classe aussi, silencieuse tant que l’issue du combat était incertaine. Maintenant, les gosses battent des mains ; ils sont tous pour le vainqueur. Ce sou­dain retournement, cette désapprobation géné­rale irritent le jeune homme ; il exprime sa mau­vaise humeur par quelques grimaces à l’adresse de ses prétendus amis qui viennent, eux aussi, de faire volte-face.

— Retournez à vos livres et mettez-vous au travail, ordonne Paton, la voix rauque. Allez, et que ce soit bien fini.

♦

♦ ♦

Il ne sera pas nécessaire de punir Stephen. Son cuisant échec vaut tous les châtiments du monde. Penaud, humilié, il n’ose plus lever la tête de peur de rencontrer des regards moqueurs, les regards de ceux qui, peu auparavant, l’encou­rageaient au mal.

Paton a bien gagné ; son adversaire ne récidi­vera plus. Certes, il y aura encore quelques vel­léités de révolte chez les grands qui digèrent mal la défaite de leur camarade. Sa défaite devient la leur. Le maître, maintenant, c’est le maître. Un grand changement.

Cependant, la bonté de Paton a vite raison des plus acharnés. Sous son impulsion, l’école pros­père ; les effectifs s’accroissent rapidement... et les bénéfices aussi.

— Je vous l’avais bien dit, déclare triomphant le directeur à son jeune collaborateur. C’est la trique qui a fait son œuvre.

— Dites plutôt : l’Eternel, rectifie son subor­donné.

1. **Vocation**

C’est étrange ! John reste longtemps songeur, le soir, tout seul dans sa chambre.

Depuis des mois, il croit percevoir un appel, le cri d’angoisse continuel qui vient des îles loin­taines du Pacifique : poussière d’îles perdues dans ce vaste océan, rochers peuplés de sauvages redoutables, de tribus païennes avides de sang humain, mais profondément malheureuses.

Pourquoi rêver ainsi ? John Paton, depuis peu pasteur d’une paroisse vivante, n’est-il pas heu­reux et comblé à Glasgow où chacun apprécie son zèle et ses dons ? Son ministère porte déjà des fruits ; que lui faut-il de plus ?

Tout cela est vrai. Et pourtant, il n’est pas satisfait. Comment pourrait-il l’être puisque Dieu l’appelle à partir — il le sait bien — à partir vers ces hommes hostiles, sanguinaires, qui mas­sacrent sans frémir leurs congénères et nombre d’innocents missionnaires ? L’appel est pressant, toujours plus distinct, chaque jour plus impé­rieux. Or, Paton ne voudrait pas désobéir à son Maître. Servir Dieu, c’est bien... mais là où II veut. Pas n’importe où !

N’y tenant plus, un soir, il capitule :

— Seigneur, me voici... Envoie-moi !

Le lendemain, le cœur débordant, il fait part à ses amis de sa ferme décision. Il est déterminé à partir puisque Dieu le veut ainsi. Chose curieuse, à cette nouvelle inattendue — une vraie bombe dans l’église —, chacun se dresse contre lui, comme si l’on s’était donné le mot pour le désapprouver, le décourager même. Est-il raison­nable d’envisager chose pareille ? On le traite de fou, d’inconscient, d’illuminé. On emploie tous les langages, tous les tons, tous les arguments pour le dissuader. Et comme il s’obstine toujours, on le menace, on lui prophétise les pires malheurs.

Un vieux chrétien — au demeurant un excel­lent homme — lui jette à la figure :

— Les cannibales ! Ils vous mangeront !

— Et après, répond calmement le futur mis­sionnaire ! Avez-vous réfléchi ? Etre mangé par les cannibales ou rongé par les vers... la diffé­rence ? Au jour de la résurrection, il n’en paraîtra rien puisque je revêtirai le corps glorieux des élus.

Désarmé, le vieux monsieur lève les bras au ciel et ajoute d’un ton bourru :

— Après ça, je n’ai plus rien à dire. Allez-y donc ! Je ne vous suivrai pas.

Sur ces mots, il fait volte-face et quitte la chambre du jeune homme sans même le saluer, en claquant la porte derrière lui.



**Poussière d'Iles perdues dans ce vaste océan.**

Et Paton de sourire, en haussant les épaules. Encore un qui n’y a rien compris ! Sans doute, John n’ignore-t-il pas les risques d’une telle entre­prise et d’un tel ministère. Il connaît trop bien l’histoire des pionniers de la mission dans les mers du sud pour se leurrer une seconde sur ce qui l’attend.

En 1839 déjà, deux jeunes hommes courageux, John Williams et Harris, connurent le martyre dans la petite île d’Erromanga où ils s’étaient installés. Ils furent assommés, cuits et mangés. De quoi vous donner le frisson et vous ôter une bonne fois pour toutes l’envie d’aller vivre dans ces parages !

Trois ans plus tard, deux autres missionnaires s’établirent à Tanna [[2]](#footnote-2), île plus importante et la plus proche d’Erromanga. Ils y tinrent six mois, pas plus ! Harcelés, persécutés sans répit, ils ne durent la vie sauve qu’à la fuite sur une frêle embarcation, par une nuit sans lune. Plus tard, d’autres vaillants chrétiens périrent brutalisés, victimes de fièvres ou d’épuisement, souvent démoralisés.

Toutes ces choses, Paton les sait fort bien. Il ne part pas sur un coup de tête : il a longuement calculé la dépense et considéré froidement tous les risques et tous les obstacles. Et cependant, loin de l’arrêter ou de l’effrayer, les terribles nou­velles qui lui parviennent et qu’on ne manque pas de lui servir en toute occasion ne font que l’affer­mir dans sa résolution d’aller en pleine Océanie porter secours aux cannibales. Et puis, il ne reviendra pas sur le oui qu’il a donné à Dieu :

— L’Evangile à *toute* créature... répète-t-il

pour se persuader encore davantage. A toutes créatures... donc aux cannibales. Reculer serait trahir et son Maître et ces malheureux.

Du reste, les derniers rapports de la mission sont des plus encourageants. Dieu n’accorde-t-il pas un succès étonnant dans l’île d’Aneityum ? Car en effet, en quelques années seulement, grâce au ministère courageux et persévérant des missionnaires Geddie et Inglis, plus de trois mille cinq cents indigènes ont abandonné leurs idoles pour servir le Dieu vivant. Voilà qui vaut la peine de risquer sa vie !

A vrai dire, Paton est taillé pour la rude bataille. Son affrontement avec Stephen annon­çait sans doute qu’il était destiné à une existence mouvementée et des plus périlleuses.

A Glasgow, dans l’église, l’opposition grandit autour de lui. Elle l’attriste beaucoup mais ne l’ébranle pas. Au contraire !

— Ici, en Ecosse, tout le monde a la Bible et l’Evangile à sa portée. Mais qui ira vers les païens ? J’obéirai à mon Seigneur. A Lui toute la responsabilité de son appel : « Allez par tout le monde prêcher l’Evangile à *toute créature. »* Toute créature ! Toute créature ! Les cannibales sont des créatures de Dieu. C’est pourquoi, je partirai.

Quelques semaines plus tard, le facteur lui remet une lettre de la maison. Fébrilement, Paton déchire l’enveloppe. C’est son père sans doute qui répond à ses projets missionnaires. Qu’en pense-t-il ? Incompris de tout son entourage, le jeune pasteur le sera-t-il aussi de celui qu’il chérit plus que tout ?

*Mon cher John,*

*Dieu soit loué pour ta décision qui nous réjouit. Dès ton enfance, ta mère et moi t'avions donné au Seigneur, pour son service. Enfin, Il vient de nous exaucer.*

*Mon fils, l'heure est venue pour toi de partir. Nos prières t'accompagneront.*

*Ton père.*

John respire. Quel baume sur son cœur et quel réconfort dans ces quelques lignes !

— Cette lettre vient du ciel. Alléluia ! s’écrie le jeune homme qui se jette à genoux pour rendre grâce à Dieu pour cet ordre — on ne peut plus clair — de partir vers les cannibales.

♦♦

Les choses ne traînent pas. Moins d’un an plus tard — en 1858 — et après un voyage intermi­nable qui aurait pu se terminer tragiquement pour lui, Paton arrive enfin sur le champ missionnaire. Il s’installe dans l’île de Tanna avec une équipe



**La station missionnaire de John Paton.**

d’instituteurs indigènes, de jeunes chrétiens bouil­lants, formés à Aneityum, l’île voisine où prospère toujours l’œuvre de la mission.

Sitôt débarqué, John se met à l’ouvrage. Il n’est pas homme à se tourner les pouces ou à attendre qu’on lui prépare un toit. Ce qui presse le plus, c’est de construire la station qui doit les abriter tous et, ensuite... d’apprendre la langue du pays. Un gros morceau. La langue est difficile et il n’y a — on s’en doute — ni grammaire, ni dictionnaire, ni école pour l’étudier. Par bon­heur, ses collaborateurs connaissent un peu de tannésien. Ils lui enseigneront l’essentiel et pour le reste, le missionnaire s’en remet à Dieu.

Quant à la station, Paton s’en occupe aussi. Il achète un terrain près de Port Résolution, à quelques pas de la côte, et, le jour même, se rend sur les lieux pour commencer la besogne. Les fondations sont rapidement creusées et les murs sortent bientôt de terre. La vaillante équipe, armée de pioches et de pelles, travaille hardiment, joyeusement, malgré l’ardeur du soleil.

La première semaine s’écoule sans incident. Tout paraît calme lorsque...

1. **Nouvelle délivrance**

Paton est inquiet ! Très inquiet !

Depuis une heure, des hommes armés de ma­traques et de fusils défilent par groupes devant la station. Comme s’ils en avaient reçu la consigne, ils passent sans détourner la tête, sans prendre garde au missionnaire ou à ses amis. Ils paraissent préoccupés, tendus, bien que silencieux. John les observe longuement, intrigué.

Qu’est-ce que cela veut dire ?

L’atmosphère est lourde. Pas un pouce d’air ; pas la moindre brise. La végétation semble figée. On entend seulement les pas précipités des indi­gènes qui s’enfoncent dans la forêt ; puis plus rien.

Tout à coup... Pan ! Pan !

Paton sursaute. Que signifient ces détona­tions ? Qu’annoncent-elles ? Un affrontement entre plusieurs tribus ? Un règlement de compte ? John imagine beaucoup de choses... Inquiets aussi, les amis de « Missi » ont suspendu leur travail, l’oreille aux aguets. D’autres coups de mousquets suivis de cris horribles viennent de la forêt, ce qui augmente leur angoisse.

— C’est affreux, murmure Paton. On est en train de massacrer des femmes et des enfants. Des innocents encore !

Soudain, il voit apparaître deux hommes bâtis en athlète, deux Tannésiens effrayants à voir avec leur face grimaçante et curieusement peinte. Ima­ginez deux visages bariolés, le front badigeonné de blanc, le menton passé au bleu drapeau et deux joues, l’une noire et l’autre écarlate, qui encadrent leur nez épaté. Et, par-dessus ce dégui­sement burlesque — un clown ne ferait pas mieux ! — une immense plume aux coloris cha­toyants solidement fichée dans des cheveux crépus du plus beau noir d’ébène. Le dernier cri de la mode tannésienne !

En les voyant ainsi, John ne peut s’empêcher de sourire. Et pourtant, ces visages maquillés inspirent plus de pitié que de raillerie. Malgré leur souci d’élégance, ces hommes presque nus, toujours armés de leur matraque, sont des mal­heureux sans cesse en alerte, sur un qui-vive per­pétuel. La peur ne les quitte pas.

Maintenant, les cris sont distincts, plus pro­ches. Les détonations claquent plus sec. On se bat à quelques centaines de mètres de la maison. Pour s’en assurer, Paton fait quelques pas et se cache derrière un arbre afin de voir sans être vu. Alors il assiste à un spectacle qui le bouleverse. Sous ses yeux, des hommes s’entretuent sauvage­ment en poussant des cris horribles. Le sang coule sans qu’il puisse intervenir, ce qui le désespère. Tout près de lui, cinq ou six d’entre eux sont assommés puis emportés dans la forêt pour être sans doute cuits et mangés.

La nuit qui suit est plus affreuse encore. Des hurlements se font entendre par moments, du côté de la forêt. On égorge les femmes des guerriers tués la veille dans le combat. C’est la coutume ici. Ces femmes, dit-on, vont rejoindre leur mari pour les servir dans l’autre monde.

John ne peut dormir. Il ne parvient pas à chasser les visions d’horreur du jour précédent. La guerre, c’est le fléau à Tanna. Pour des riens, sans trop savoir pourquoi, les tribus s’affrontent et se déciment sans pitié. Pauvre population qui pourrait vivre paisible et dans l’abondance.

— Que faire pour arrêter cette maudite guerre ? Allons-nous assister, toujours impuis­sants, à de nouvelles effusions de sang ? Est-il possible de mettre un terme à ces querelles tri­bales qui font le malheur de ces gens ? Paton s’interroge sérieusement.

Oui, que faire ?

Faut-il se lancer au milieu de ces hommes déchaînés pour tenter de les séparer, pour leur dire qu’ils sont insensés de se détruire ainsi ? Ce serait folie. Ils sont trop nombreux et Paton n’en sortirait pas vivant.

John se tourne et retourne dans le lit sans trouver le sommeil ; sans pouvoir chasser les pensées les plus contradictoires qui défilent dans sa tête fatiguée.

— Après tout, ma vie, que vaut-elle ? Et si je dois la donner pour en sauver quelques-uns, qu’y a-t-il là d’extraordinaire lorsqu’on pense à Celui qui l’a sacrifiée pour moi ? Pour des méchants !

Quelques instants plus tard, il se ravise et tient un tout autre langage :

— Bien sûr, mais j’ai une femme et la Mission a besoin de moi. Je suis jeune encore et je peux rendre de grands services à l’œuvre de Dieu qui manque d’ouvriers dans ces îles. Se jeter dans la mêlée comme ça, sans arme, serait aussi fou qu’inutile.

Le repos ne vient toujours pas. Il le demande, mais en vain ; il comprend : discuterait-il avec Dieu ? Il vient de se souvenir de ses propos tenus jadis devant le vieux croyant qui cherchait à le dissuader de partir : « Mangé par les cannibales ou rongé par les vers... la belle affaire ! » Il avait dit cela dans son enthousiasme ; maintenant, reculerait-il ?

— C’est bon, j’irai ! Que ta volonté soit faite. A toi Seigneur les conséquences.

Sa décision prise, John prie longtemps dans la nuit. Au petit jour, alors qu’il goûte un peu de sommeil, il entend des hurlements qui viennent de la jungle. La bataille est déjà engagée : il faut agir vite.

Paton court vers la clairière d’où viennent les clameurs. Il trouve là quelques centaines d’hommes prêts au combat, scandant leurs chants guerriers. Le missionnaire n’hésite pas. Confiant en son Dieu qui le protège, il court vers ces hommes armés et, sans se soucier des coups, se jette dans la mêlée, les mains vides en criant : « Arrêtez ! Arrêtez ! »

Le ciel est sans nuage et déjà le soleil paraît.

A la station, Mme Paton et ses amis sont à genoux car ils savent la vie de leur missionnaire en péril. Les minutes paraissent longues, comme des heures.

Un miracle, sans doute ! Les chants guerriers se sont tus et le silence, impressionnant, remplit la clairière.

Paton vient d’arrêter le combat.

— Dieu vous voit, crie-t-il à pleine voix. Il n’y a rien qu’il haïsse autant que la guerre. Cessez de vous entretuer. Vous n’avez rien à gagner de vous combattre. Aimez-vous plutôt et vous vivrez heureux.

Les farouches guerriers gardent le silence. On ne sait si ces paroles trouvent de l’écho dans ces cœurs assoiffés de vengeance. Chacun observe son adversaire prêt à frapper. Au milieu, debout, les mains levées, un homme prie.

Oui, les Tannésiens ont une conscience. La preuve ? C’est qu’ils se retirent les uns après les autres, accusés, vaincus cette fois par le Dieu de Paton.

Quelques jours passent. La paix semble reve­nue dans la forêt. John le pense... lorsqu’il voit accourir vers lui, le visage défait, l’un de ses collaborateurs.

— Missi ! Missi ! On vient de sacrifier plu­sieurs hommes pour servir de festin de réconci­liation. La paix sera signée à cette occasion entre plusieurs tribus... et j’ai appris qu’il y aurait un grand sacrifice... et... c’est nous...

— Nous ? interroge Paton.

— Oui, nous qui sommes désignés pour être les victimes...

Un frisson passe dans le dos de ces hommes silencieux, crispés et les yeux levés vers Celui qui peut les secourir.

Le premier à rompre ce silence, Abraham, conseille :

— Préparons-nous...

* Il faut verrouiller la porte..., suggère un autre.
* Et attendre dans la confiance, ajoute Paton. Puisque Dieu est notre forteresse, bénissons-le.

Quelques instants plus tard, la sentinelle signale l’approche d’une bande armée de massues, tous effrayants à voir derrière leur visage peint. Alors, Paton et ses amis tombent à genoux, offrant leur vie à leur Maître.

— Ou bien II nous épargnera, déclare Missi avec émotion, ou nous irons le rejoindre dans la gloire.

La petite équipe reste aux aguets toute la matinée, épiant les allées et venues de ces hommes avides de sang qui rôdent autour de la maison. L’angoisse étreint les assiégés que chaque bruit, chaque pas précipité, chaque branche qui craque font sursauter.

— Missi, murmure l’un d’eux, notre dernière heure est venue cette fois.

— Je le pense aussi, répond l’écossais. Mais avec Dieu, on ne sait jamais.

— Missi, tu as un fusil...

— Bien sûr, mais nous ne pouvons nous en servir. Dieu nous demande de ne pas résister aux méchants. Nous ne sommes pas venus ici pour tuer — même légitimement — mais pour procla­mer la vie. S’il le veut, notre Seigneur nous tirera d’affaire ; il en a les moyens car Celui qui est avec nous est plus fort que tous ceux qui veulent notre mort.

Paton écrira plus tard : « Une immense paix s’empara de nos cœurs. Notre pauvre demeure fut comme illuminée : nous étions véritablement dans le ciel. Quelle infinie douceur que la pré­sence de Dieu ! Peu importait la mort... elle nous tentait presque. Nous contemplions le Seigneur dans une douce communion. Nous nous entrete­nions, paisibles et heureux, des choses de la gloire de son Royaume. Journée inoubliable entre toutes... »

Le lion rugissant rôde. Des coups sont assenés à la porte, violents, qui ébranlent tout l’édifice et font croire que l’assaut va être donné. Cepen­dant, rien. Les heures sont longues quand plane la mort. Au coucher du soleil, Abraham note un fait curieux :

— Missi, on ne les entend plus.

En effet, le silence règne autour de la maison : rien ne bouge. Est-ce bien vrai ? Chacun retient son souffle, n’osant y croire. Est-ce un piège ?

C’est vrai ! Plus de pas dans l’herbe, plus de

paroles échangées à voix basse, plus de coups frappés à la porte. Les hommes de Paton sont trop prudents pour s’aventurer au-dehors. Us passe­ront la nuit, toute la nuit sur leur garde : s’ils revenaient ?

Le lendemain, toujours rien, ni les jours sui­vants. Que s’est-il donc passé ? Un miracle tout simplement. Mystérieusement, Dieu a forcé les guerriers à battre en retraite et à renoncer à leurs projets criminels.

— Quel refuge que notre Dieu ! Paton et ses amis tombent à genoux pour dire merci à Celui qui vient de les délivrer.

On ne devait jamais savoir pourquoi ces hommes étaient partis...

**H- Le bateau de la Reine**

Une nuit sans lune, sombre.

Autour de la station, la forêt est silencieuse, à peine troublée par quelques frissons du feuil­lage. Des cris d’oiseaux par moments, et c’est tout.

La maison de la mission est profondément endormie. Rien ne bouge. Et pourtant, une oreille bien exercée décèlerait des allées et venues, des pas dans l’herbe maigre. Des ombres se glissent, furtives, entre les arbres. Puis elles s’approchent avec prudence du bâtiment annexe qui sert de cuisine et qu’on a édifié à quelque dix mètres de la maison.

Soudain, un cri strident. Puis un deuxième suivi d’une galopade assourdie par les feuilles qui jonchent le sol. La porte de l’annexe est bru­talement défoncée et, en un clin d’œil, tout le matériel — un précieux matériel de cuisine — est emporté dans les profondeurs de la forêt. Quel­ques minutes ont suffi, à peine...

Dans la maison, réveil en sursaut. Paton, main­tenant habitué à de telles alertes, se lève d’un bond, allume fébrilement la lampe toujours au chevet de son lit et court vers le lieu d’où lui paraît venir tout ce vacarme. Il arrive juste pour constater les dégâts et l’ampleur du pillage.

— Catastrophe ! s’exclame le missionnaire consterné.

Vous imaginez l’existence de ces gens privés de tout ustensile, de tout matériel de cuisine ? Pas la moindre poêle pour frire le poisson. Plus de couteaux ni de fourchettes ! Allez donc faire chauffer de l’eau sans casserole, préparer la soupe ou cuire le riz sans un semblant de marmite. Voilà nos amis dans un grand embarras.

Le premier moment de stupeur passé — de telles choses vous vrillent ! — les visages crispés se rassérènent :

— C’est dur et vexant. Un sale coup pour nous ! Mais ne nous aigrissons pas. On s’en sor­tira... encourage Paton qui lit la consternation sur tous les visages. Notre Seigneur en a connu bien d’autres. Infiniment plus terribles ou vexatoires. Comme Lui, tout supporter doit être notre règle. C’est le chemin par excellence. Que Dieu nous soit en aide et... qu’il nous sauve et bénisse ce peuple méchant. Tout supporter, c’est chose pos­sible lorsqu’on songe à la vie de notre Maître.

— Vous avez raison, poursuit Abraham l’insti­tuteur. Ça me bouleverse lorsque je pense à Jésus disant sur la Croix : « Père, pardonne-leur. »

Le lendemain, Paton mène son enquête. Il interroge en particulier Miaki, un chef influent, respecté de tous. Cet homme, qui en impose par sa haute taille et sa puissante musculature, feint naturellement de tout ignorer, ce qui n’étonne pas le missionnaire. Il se défend avec trop d’énergie pour qu’on le croie, lui qui s’indigne avec force gestes de ce qu’on puisse le soupçonner de quoi que ce soit.

— Missi, c’est une chose que je ne ferai jamais. Tu entends, jamais !

— Mais tu pourrais essayer de savoir qui a volé mon matériel, suggère Paton ? Je compte sur toi.

Miaki se fait tirer l’oreille. A la fin, sur l’insis­tance de John, il accepte d’intervenir, de ques­tionner. Il fera quelque chose pour le mission­naire... Et en effet, le lendemain, il réapparaît à la station. Il rapporte une bouilloire... sans son couvercle bien entendu ! C’est tout. Mais il exige un tapis en retour.

— C’est cher, un tapis, pour une bouilloire qui vous appartient ! Enfin, estimons-nous heureux,

dit Mme Paton qui devine la déception de son mari.

Une bouilloire. Eh bien ! cet ustensile devient très vite l’objet indispensable dans la cuisine, l’instrument précieux aux multiples usages. Les plus insoupçonnés. On y fait le thé, la soupe, les haricots, même la crème. Au début, on en prend son parti. C’est presque amusant. Bien vite, la gêne est grande, car on est nombreux à la station. Aussi, Paton demande-t-il à son Dieu, avec suppli­cations, de le sortir sans tarder de ce mauvais pas, soit par des restitutions — ce qu’il n’escompte guère — soit par l’arrivée prochaine d’un nou­veau matériel expédié par ses amis d’Europe.

Un matin, grand émoi.

— Missi, Missi..., il y a là-bas un bateau en feu !

Ce sont les noirs qui accourent de partout, affolés.

— Missi ! On ne voit pas de flammes mais il fume comme un volcan. Peux-tu nous expliquer ce que c’est ?

Paton, imperturbable, hausse les épaules. Il ne dit mot.

— Mais viens donc voir !

— Non, répond le missionnaire, sans se dé­partir de son calme qui contraste curieusement avec l’excitation de ceux qui le pressent. Non, je ne puis y aller tout de suite. Je dois mettre mes vêtements de fête.

— Des vêtements de fête ? Pourquoi donc, Missi ?

— Parce que c’est probablement un bateau de guerre de notre reine Victoria. Sans doute vient- on me demander si votre conduite est bonne ou mauvaise.

Les indigènes se regardent avec inquiétude puis supplient :

— Missi, viens avec nous sur le rivage. Tu verras ce que c’est.

— Pas du tout ! D’ailleurs, je n’ai pas le temps de causer avec vous. Il faut que je me prépare avec soin, que je fasse toilette pour accueillir les envoyés de la reine, dignement...

Au bout d’un moment, les Tannésiens, qui n’ont pas bougé mais suivent les faits et gestes de Paton, l’interrogent avec anxiété :

— Missi !

— Quoi donc ?

— Dis-nous... Te demanderont-ils si... nous avons volé ?

Paton, qui attendait cette question, s’empresse de leur dire :

— Je le pense.

— Et que diras-tu ?

— La vérité.

— Non, Missi ! Surtout, ne dis rien...

John considère du coin de l’œil ses interlo­cuteurs qui ne peuvent cacher leur frayeur.



**« Missi ! Il y a là-bas un bateau en feu 1 »**

Presque à l’unisson, ils insistent :

— Surtout ne dis rien et... nous rapporterons tout ce qui t’appartient. On ne te volera plus, nous te le promettons. Tu peux compter sur nous.

— Alors, faites vite. Tandis que je me pré­pare à rencontrer le grand chef du vaisseau de guerre, allez me chercher tout ce que vous m’avez pris et apportez-le moi. Faites vite !

Une demi-heure plus tard, on accourt vers la station pour restituer qui un pot, qui une casse­role, qui une fourchette ou un couteau. Les objets précieux s’entassent sur la table sous les yeux de Mme Paton émerveillée et reconnaissante.

— Bien ! Posez tout ça ici, je n’ai pas le temps de vous parler maintenant, répète Paton qui se rase devant la glace, sans même détourner la tête, comme si ces restitutions le laissaient indifférent. Il prend tout son temps pour sa toi­lette ; il la prolonge à plaisir, jouissant malicieu­sement de l’effet magique du bateau.

— C’est providentiel ! pense-t-il en ajustant sa cravate.

Bon dernier, inquiet, Miaki le chef vient s’in­former :

— Missi, as-tu tout récupéré ?

Paton se gratte la tête car il est difficile de faire, d’un seul coup d’œil, l’inventaire des objets manquants. Cependant, le souvenir du couvercle de la bouilloire lui revient en mémoire :

— Non, répond-il brusquement. Et le cou­vercle de ma bouilloire, où est-il ?

— Rassure-toi... et n’en parle pas. D’ici demain, tu l’auras. Je l’ai fait chercher à l’autre bout de l’île.

— La bonne histoire ! s’exclaffe le capitaine Vernhon quand il apprend, deux jours plus tard, le récit de la restitution du matériel de cuisine. Nous avons bien fait de faire escale à Tanna.

Pour être agréable au missionnaire qui le lui suggère, le capitaine invite les chefs indigènes à visiter le navire. Ils sont impressionnés par les costumes rutilants des officiers à bord qui ont revêtu leur tenue d’apparat pour les accueillir et les honorer. Un présent est remis à chacun. C’est donc rassurés et contents qu’ils s’en retournent dans leur demeure.

Quant à Paton et à ses amis, ils ne cessent de bénir Dieu pour cette extrordinaire délivrance.

— Une délivrance à point..., songe Mme Paton qui range avec amour les ustensiles dans l’annexe de la station. Pas un objet ne manque à l’appel. C’est merveilleux !

**J Le pire des fléaux**

— Missi, trois bateaux viennent de jeter l’ancre dans le port...

En effet, on peut les voir, immobilisés à quelque distance de la berge. La mer, une mer d’huile qui scintille à l’horizon, étend à perte de vue ses eaux verdâtres.

Quelques heures plus tard, on frappe à la porte de la Mission. Paton se précipite et ouvre à trois solides gaillards. Ce sont les capitaines qui viennent rendre visite au missionnaire. Aussitôt, John les introduit et les installe dans ce qu’on appelle « le salon ». La conversation s’engage, amicale, détendue. Une chose cependant attriste Paton : c’est le langage vulgaire et grossier de ces hommes habitués à la vie rude des marins.

— Ah ! s’exclaffe le plus jeune dans un grand éclat de rire, nous avons trouvé la manière de vous délivrer de ces brigands. Vous allez voir, et ça ne tardera pas. Nous avons le secret pour les mater en un temps record.

Inquiet, Paton les regarde fixement, puis interroge :

— J’espère que vous n’allez pas détruire cette population ! Il est vrai qu’elle a des mœurs



**Trois bateaux viennent de Jeter l’ancre dans le port.**

affreuses et que nous courons de grands risques à les fréquenter, mais ce n’est pas une raison...

— S’il vous plaît, pas de scrupules et pas de pitié pour de telles gens, continue le plus âgé. Ils ne valent pas la corde pour les pendre. Vous verrez, ça ne traînera pas. Nous avons un moyen infaillible...

* Mais que voulez-vous dire ? Vous oseriez...
* Allons, allons ! Ne faites pas cette mine, réplique le troisième en secouant les épaules. C’est bien décidé. Nous sommes déterminés à les expé­dier tous dans l’autre monde, sans tirer un coup de fusil. Nous avons déjà opéré dans plusieurs ports et, je vous assure, avec succès.

— Vous m’effrayez. Est-ce que...

— C’est simple : Nous débarquons des gens atteints de rougeole... La rougeole, ici, ça ne par­donne pas. Ça les supprime en moins de rien.

Paton est indigné, et il ne le cache pas :

— Vous êtes des criminels et vous méritez la potence. En tout cas, Dieu voit votre façon d’agir. Tôt ou tard, il vengera ses créatures et vous n’échapperez pas à sa justice. Je vous en supplie, revenez sur vos intentions diaboliques et aban­donnez votre projet.

Les trois hommes éclatent de rire en se frap­pant les genoux :

— Pas du tout. Notre devise, c’est : Place aux blancs par l’extermination de cette race de chiens.

John est outré. Le sang au visage, il éclate :

— Dieu vous jugera. Tôt ou tard, il vous faudra payer. C’est une honte.

En vain ! Les protestations véhémentes du missionnaire, ses menaces réitérés, ses supplica­tions ne trouvent pas d’écho dans ces consciences endurcies.

— Est-ce possible ! Un pareil dessein !

Le soir même, ces trafiquants sans âme invitent à bord Kapuki, un jeune chef dévoué à la mis­sion. On l’enferme vingt-quatre heures dans une chambre bourrée de malades. Puis, déjà fiévreux, on l’abandonne à son sort.

On est en 1860.

En quelques semaines, la rougeole déferle sur l’île et fait d’énormes ravages. Les gens meurent par dizaines, par centaines même. Des familles entières sont décimées et la mort n’épargne per­sonne. Elle frappe à toutes les portes et, dans chaque case, c’est l’angoisse, le deuil, la terreur.

A la Mission, treize personnes succombent à cette maladie. Les autres, démoralisées, profitent du passage d’un navire, le « John Knox », pour fuir cette terre maudite et retourner à Aneityum, l’île accueillante.

Le plus fidèle des collaborateurs, Abraham, s’approche du missionnaire, le front soucieux :

— Missi, nous sommes prêts.

— Tu pars aussi, interroge Paton.

— Oui ! Tous partent ! A quoi bon risquer sa vie.

* Bien sûr, je sais qu’il est dangereux de vivre ici.
* Et vous, Missi, qu’allez-vous faire ? Restez- vous à Tanna ?

— Oui ! Et s’il le faut, je resterai seul pour continuer l’œuvre du Seigneur. Mais je te comprends et ne puis te retenir. Le séjour dans l’île est trop risqué.

Le vieux serviteur regarde tristement sa caisse et ses nombreux paquets rassemblés pêle-mêle devant lui. Il réfléchit longuement, va et vient, puis s’arrête, silencieux. Paton l’observe, sans rien dire. L’émotion les paralyse tous les deux. Scène poignante. On discerne, sur le visage tendu et malheureux d’Abraham, une grande lutte qui se livre en lui.

— Missi, le danger est grand ici.

— Je le sais, et Dieu le sait aussi.

Nouveau silence. Les yeux se mouillent de larmes car une grande affection les lie l’un à l’autre.

— Missi, voulez-vous que je reste ? interroge timidement Abraham.

— Oh ! je le voudrais bien. Ce me serait une immense joie, mais je ne puis te retenir. Tu ne dois pas rester pour moi.

— Après tout, comme vous le savez Missi, ma femme est morte. Je suis seul et son tombeau est là...

Nouveau silence. Paton n’ose le rompre. Enfin, dans un grand soupir, Abraham déclare :

— C’est décidé, je reste. Nous vivrons en­semble et, s’il le faut, nous mourrons ensemble pour le Seigneur.

— Est-ce bien vrai, Abraham ?

— De tout cœur ! Je ne vous abandonnerai jamais.

Alors, dans ses yeux — de grands yeux bril­lants — Paton voit quelque chose de la gloire des martyrs. Le missionnaire ne peut retenir ses larmes. Les deux hommes, plus que jamais unis dans la détresse, tombent dans les bras l’un de l’autre puis, spontanément, s’agenouillent pour louer le Dieu qui a créé entre eux des liens si profonds.

Là-bas, les bateaux viennent de quitter le port, emportant leurs amis qui fuient la mort.

**Une succession de malheurs**

Partout dans l’île, il n’y a qu’un cri : « C’est Paton qui nous attire ces malheurs ! »

Et, en effet, les calamités déferlent sur Tanna. La rougeole a déjà décimé le tiers de la popula­tion. Les marchands de bois de santal qui fré­quentent la région côtière n’ont pas la conscience au large ; ils devinent assez le mécontentement et la désapprobation des natifs pour juger prudent de détourner l’attention d’eux-mêmes en répétant partout :

— Vous voyez bien, ce sont les missionnaires qui vous portent malheur ! Vos dieux ne sont pas contents. Chassez Paton et sa clique ; tuez-les sans pitié et vous vivrez tranquilles. Pas avant !

En vérité, ces méchants honnissent les hommes de Dieu qui contrecarrent leurs desseins. Ils savent qu’ils pourront exploiter les habitants de

l’île aussi longtemps que ceux-ci seront plongés dans la crainte, l’ignorance et la misère.

Quelques semaines plus tard, un autre capi­taine refuse catégoriquement de faire le moindre commerce avec les Tannésiens :

— Tant que vous n’aurez pas banni ces gens dangereux, nous ne traiterons aucune affaire avec vous.

— Tenez, propose un autre marchand, je vous donne du tabac, de la poudre et des balles. C’est pour en finir avec Missi et ses acolytes.

Trop malheureux et trop ignorants pour dis­cerner le but criminel de ces propos, les pauvres Tannésiens menacés par l’épidémie laissent les soupçons et la haine envahir leurs cœurs déjà ulcérés.

— Après tout, si c’était vrai ?

La terrible tempête qui s’abat sur l’île en mars 1861 n’est pas faite pour rassurer les esprits. Hélas ! Les arbres, secoués par un vent d’une violence inouïe, laissent tomber leurs fruits encore verts sur un sol déjà jonché de feuilles et de branches cassées. La précieuse récolte de bananes, richesse du pays, est anéantie en quelques minutes.

Visiblement, les ténèbres sont déchaînées et Paton le discerne. Par moment, le valeureux mis­sionnaire sent faiblir son courage :

— Seigneur, nous sommes criblés. Et pour­tant, Tu nous as placés ici. Je n’en puis douter. Alors, qu’est-ce que cela veut dire ?

Cependant, l’espoir de voir quelques Tanné- siens gagnés à l’Evangile le soutient dans ces moments de désarroi. Quel est le laboureur qui ne vit pas dans l’espérance de la moisson ? Dieu, il est vrai, n’a jamais dit que Paton serait le mois­sonneur, mais il est impossible que la semence jetée avec larmes ne lève un jour ou l’autre.

\*

Hélas, la rougeole continue ses ravages. Missi et son fidèle ami accourent à toute heure du jour et de la nuit au chevet des malades afin de sou­lager un peu leur peine, prodiguant les soins les plus urgents, apportant de l’eau et quelque nour­riture à ceux qu’on ne secourt pas.

Pour les encourager sans doute, Dieu donne à Paton un nouveau collaborateur, nommé Kowia. Un chef tannésien, récemment converti à l’Evan­gile lors d’un bref séjour à Aneityum.

Une belle figure que ce Kowia ! Le dangereux cannibale est devenu, par la puissance de Dieu, un homme à la conduite irréprochable, un auxiliaire précieux « doux et humble de cœur ». Un mer­veilleux don du ciel pour des missionnaires sub­mergés de tâche et... de menaces.

Hélas ! La fièvre n’épargne pas Kowia lui- même. Le sachant malade à la mort, ses proches — suprême cruauté ! — viennent le voir pour le narguer et l’outrager. Alors que son état ne fait qu’empirer, Paton qui le soigne est à son tour terrassé par la maladie. Il doit s’aliter ; et sa fai­blesse est telle qu’il perd connaissance à plusieurs reprises. Lorsqu’il ouvre les yeux, il voit son fidèle ami Kowia en larmes à son chevet et priant dans des sanglots :

— O Seigneur ! Vois, Missi est très malade. Je suis malade et tes serviteurs sont mourants. Vas-tu les retirer de ce pays tous ? Laisseras-tu périr les Tannésiens dans leurs ténèbres ? Non ! Aie pitié de mon peuple. Epargne Missi. Sauve, sauve Tanna !

De grosses larmes coulent de ses yeux gonflés et rougis. Puis, s’approchant de Paton qui vient de reprendre connaissance, il lui souffle à l’oreille :

— Je suis très faible, je meurs... et viens te dire : Adieu ! Dans un instant, je verrai Jésus. Depuis que tu es malade, ma femme et mes enfants sont morts. Nous les avons enterrés sans te le dire, pour ne pas t’attrister. La plupart des instituteurs d’Aneityum sont morts aussi. Et moi, je vais bientôt les rejoindre. Et pourtant, je suis heureux, si heureux parce que je regarde à Jésus... Sais-tu quel est mon plus grand désir ? C’est d’être enseveli à côté des miens afin que nous

puissions nous lever ensemble lorsque le Seigneur reviendra. Cependant, une chose me serre le cœur. C’est de constater que Dieu nous retire de Tanna, tous, les uns après les autres, sans que mon cher peuple soit amené à la lumière. Oh ! Missi, ne te décourage pas. Prie encore pour Tanna... jusqu’à ce que les ténèbres soient balayées. Tiens, veux-tu le faire maintenant, avant que je m’en aille ?

Kowia s’agenouille près de Missi. Et là, tout près l’un de l’autre, les deux amis supplient le Dieu des miracles de sortir le peuple Tannésien de son péché et de sa détresse.

Puis, à grand-peine car ses forces l’abandon­nent, Kowia se relève et se traîne au-dehors en disant dans un sanglot qui bouleverse Paton :

— Adieu, Missi ! Tu me retrouveras au ciel près de Jésus.

Le mourant ferme lentement la porte, fait quelques mètres en titubant, puis s’écroule d’une masse pour ne plus se relever.

Paton vient de perdre un précieux ami.

— Ah ! soupire-t-il en essuyant une larme, il y aura au moins une âme de Tanna pour chanter dans le ciel la gloire de l’Agneau. Quelle joie lorsque je le verrai là-haut, près de Jésus !

**7**

 **Pas de répit**

**pour Missi**

Déjà le lendemain, au petit jour, des coups de trompe retentissent du côté de la baie. Etrange et lugubre sonnerie. Réveillé en sursaut, John bondit vers l’étroite fenêtre de sa chambre. Il écarquille les yeux et croit distinguer, dans la lumière encore diffuse, des forts contingents de soldats dévalant la colline d’en face et scandant à pleine voix leur cri de guerre. C’est inquiétant !

— Mais, mais... réalise Paton, ces hommes en armes se dirigent vers la station. Pas de doute, il faut déguerpir.

Le missionnaire court vers la chambre de ses amis et tambourine à leur porte en criant :

— Abraham ! Matthieu ! Vite, debout.

Et, sans attendre de réponse, il entrouvre la porte puis, d’un trait, ordonne :

— Allez, ouste, pas de temps à perdre !

Fuyons vers la forêt si nous voulons sauver notre peau. Faites vite et emportez le plus précieux.

Les deux amis ont compris et ne demandent pas d’explication. Deux ou trois minutes à peine et les voilà dehors avec leur baluchon. John ferme à clé la porte de cette station qu’il ne reverra plus, et les trois hommes s’enfoncent dans la forêt sans échanger une parole, talonnés par des clameurs sinistres qui se rapprochent. Il était temps !

Où vont-ils au juste ? Au village de Nowar, un Tannésien « presque chrétien » qui s’est mon­tré jusqu’ici bien disposé à l’égard de Paton. A plusieurs reprises, il a manifesté un certain intérêt pour l’Evangile et témoigné quelque affection aux missionnaires. Le village de Nowar est le seul où les fuyards sont sûrs d’être bien accueillis.

On est en 1862. L’île tout entière est embrasée par un immense conflit dont Missi est, bien mal­gré lui, le responsable. Les uns ont pris parti pour lui ; les autres, les plus acharnés et — hélas ! — les plus nombreux, réclament sa mort à tout prix et au plus tôt. Il est l’indésirable qui attire le malheur sur Tanna et qu’il faut abattre sans retard. Cette « guerre sainte » n’est que le pré­texte pour rallumer les vieilles querelles tribales... Les hommes n’oublient pas si vite.

Au village de Nowar, grande effervescence. Missi et ses amis trouvent là une population ter­rifiée. Les femmes hurlent, courant comme des

folles en serrant fort leur bébé dans leurs bras nus. Les hommes, armés de lances, vont et vien­nent, fébriles, jetant de temps à autre un regard effrayé vers l’armée qui s’avance en direction du village.



**La horde du chef Mlakl.**

Paton, qui vient de rejoindre Nowar, est sans doute le seul à garder son sang-froid. Il conseille au chef d’abattre des arbres pour obstruer les chemins qui mènent au village. Ainsi, il sera plus aisé de soutenir le siège et donc possible de tenir en échec un adversaire plus nombreux et mieux armé.

Debout, John voit la horde du chef Miaki se répandre lentement dans la clairière. Son armée

vient de piller la station. Furieuse de ne pas y avoir trouvé Missi, elle revient bien décidée à en finir avec lui et à l’envoyer dans l’autre monde séance tenante.

Au centre du village, un petit groupe d’hommes reste calme cependant. Le chef Nowar, blessé, s’est allongé sur un canot renversé. Il garde le silence. Puis, se tournant lentement vers Missi, il lui dit :

— Missi ! prie ton Dieu.

— Oui, je veux bien. Il est notre seul espoir, répond l’Écossais réjoui par cette demande. Dieu seul peut intervenir et arrêter ces hommes de sang. Humainement, nous ne pouvons rien contre l’armée de Miaki ; nous sommes perdus...

— Je sais bien que si ton Dieu n’envoie pas la délivrance, nous sommes tous morts. Ils nous massacreront tous à cause de toi, parce que nous t’avons accueilli.

Ces derniers mots bouleversent Paton. Est-il possible que des familles entières périssent à cause de lui ? Ne devrait-il pas aller au devant de Miaki pour se rendre, afin d’empêcher l’effusion de sang ? Paton se jette à genoux au milieu de ses amis qui l’imitent. Dieu est bien leur seule res­source. Ils le prient avec intensité, comme l’on prie lorsque la mort vous guette, car il n’y a plus d’espoir maintenant. L’ennemi est là, à quelque

trois cents mètres, et tellement supérieur en nombre ! Ce n’est qu’une question de minutes.

Paton ne regarde pas. Il supplie Celui qui peut délivrer ses amis. Il plaide pour eux... lorsque, soudain, une lourde main se pose sur son épaule.

— Missi, Dieu a exaucé...

— Que dis-tu, Nowar ? interroge Paton qui se relève brusquement.

— Regarde. Ils se sont tous arrêtés.

En effet, un homme bâti en athlète — un messager sans doute — va et vient dans les rangs ennemis, donnant des ordres avec de grands gestes. Les guerriers se sont tus et l’on n’entend que la voix de celui qui cherche à les convaincre.

Que se passe-t-il ?

Nowar et ses amis assistent à une chose inouïe. L’armée de Miaki, immobilisée quelques instants, fait subitement demi-tour, s’éloigne promptement du village, se dirigeant vers la côte pour dispa­raître bientôt derrière les arbres de la forêt.

Pourquoi cette volte-face ? Mystère !

Les yeux mouillés, Nowar regarde Paton.

— Missi, Dieu a exaucé. C’est un miracle.

— Tu as raison. C’est même un grand miracle. Notre Dieu est merveilleux.

— Je reconnais que ton Dieu est plus fort que tous les dieux de Tanna réunis.

Emus et émerveillés, ces hommes se jettent à genoux pour dire un grand merci au Tout-Puis­sant qui sauve et protège les siens. « Il ne som­meille ni ne dort, celui qui garde... son peuple. »

Paton et Nowar ne se font pas d’illusion : il ne s’agit ici que d’une trêve. La délivrance est momentanée ; Miaki reviendra lorsque le danger sera passé. En effet, Paton devait apprendre plus tard la raison de cette retraite providentielle. Attaqué par une tribu de l’intérieur favorable à Missi, Miaki avait été contraint de battre en retraite pour protéger son campement. Hélas ! Cette tribu devait payer cher son entreprise. Elle fut massacrée et pillée peu de jours après. Un nouveau sujet de tristesse pour le valeureux mis­sionnaire.

♦
\*♦

Le soir même, Nowar s’approche de Paton, l’air soucieux.

— Missi, tu dois partir. Si tu restes au village, nous serons tous massacrés. Je te conseille de rejoindre au plus tôt ton ami Matthieson qui habite au nord de l’île...

— C’est bon, répond tranquillement le mis­sionnaire. Mais comment y arriver ?

Paton se rend compte qu’il ne peut rester une heure de plus dans ce lieu hospitalier sur lequel

7/

**La jungle ! II ne la connaît pas assez pour s'y aventurer.**



il fait peser, par sa présence, une lourde menace. Il aime trop cette population pour accepter qu’elle soit décimée à cause de lui. Mais que faire ? Tous les chemins lui sont interdits. La jungle ! Il ne la connaît pas assez pour s’y aventurer ; d’ailleurs, il risquerait tôt ou tard de tomber entre les mains d’une tribu ennemie. Par la côte ? C’est dange­reux car les soldats de Miaki sont là, qui veillent. Par la mer ? Il n’y songe même pas.

Il en est là de ses réflexions lorsqu’il voit appa­raître Famaingo, un homme de fière allure et de haute taille qu’il connaît bien. C’est le gendre de Nowar, favorable à Missi et qui connaît la jungle comme sa poche. Il habite à mi-chemin de la sta­tion des Matthieson.

— C’est Dieu qui t’envoie..., lui dit Paton en lui serrant la main.

— Comment ça ?

— Eh bien, oui ! Tu seras mon guide. Tu m’indiqueras la route pour me rendre chez les Matthieson... Maintenant, je n’ai plus rien à t’offrir mais tu as confiance en moi... Je te récom­penserai dès que le bateau de la mission viendra nous ravitailler.

Famaingo ne répond pas car il sait tout ce que représente pour lui une telle mission.

— Mais si tu viens avec nous, nous serons tous tués. Je n’ai que sept hommes et ta présence nous mettra en danger, tous.

— Je le sais. Mais songe que si je reste ici, tout le village, avec Nowar ton beau-père, périra massacré par Miaki. Il faut éviter cela, à tout prix. Tu dois m’emmener avec toi.

Famaingo se fait tirer l’oreille mais Paton ne capitule pas : il sait qu’il tient en cet homme sa dernière chance de salut. Au bout d’un moment...

— J’accepte... mais à tes risques et périls. Je ne t’assure rien. Tu n’as qu’à me suivre jusqu’où tu pourras. Tiens-toi le plus près possible de moi pour qu’on te confonde avec mes hommes.

— C’est bon ! acquiesce Paton. Je ferai comme tu l’entendras.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, Missi et ses compagnons arrivent sains et saufs chez Mat- thieson qui les croyait tous morts depuis long­temps.

**b Tempête bénie**

Bientôt minuit. La station des Matthieson est plongée dans le silence. Pourtant, une curieuse sensation, indéfinissable, réveille Missi qui, épuisé par les veilles angoissées et les fatigues non récu­pérées des jours précédents, dormait déjà profon­dément près de son chien fidèle.

— Que se passe-t-il encore ?

Paton ouvre les yeux et devine. Sa brave bête est là, tirant depuis un moment la manche de sa chemise pour l’avertir qu’il y a du danger au- dehors. Alors il bondit à la fenêtre et voit des ombres qui se glissent le long de la palissade.

— Les hommes de Miaki, sans doute !

Soudain, la chambre est éclairée. Des soldats passent en courant, tenant au-dessus de leur tête des torches aux flammes vacillantes. John est atterré.

— Malheur !

Des hommes sont en train de mettre le feu à la petite chapelle de bois édifiée à une vingtaine de mètres de la maison. D’autres, plus près, in­cendient la palissade de roseaux qui relie les deux bâtiments.

Quelques secondes ont suffi. Maintenant, de grandes flammes montent vers le ciel, léchant les hautes branches des arbres dans un pétillement sinistre. Deux ou trois minutes encore et la mai­son flambera à son tour, obligeant ses occupants à choisir entre le feu et la lance. Missi sonne l’alerte dans le couloir et réveille ses amis qui accourent bientôt, à demi habillés et les yeux gon­flés. Sans explication, ils réalisent tout de suite le tragique de la situation... mais que faire ?

Paton est le seul à ne pas s’affoler. Il s’arme d’un petit tomahawk qui pend au mur et glisse dans sa ceinture un inoffensif revolver — il n’est pas chargé — puis s’apprête à sortir. Il y a des vies à sauver ! Et comme ces vies sont en danger à cause de lui, il se doit de tenter le tout pour le tout et de payer de sa personne.

— Priez, chuchote-t-il à ses amis angoissés.

Matthieson n’est pas d’accord et veut inter­venir :

— Non, pas de ça ! C’est fou et inutile, dit-il en lui barrant le passage.

— Laissez-moi agir, ordonne l’Ecossais. Si je ne tente rien, nous serons tous perdus. Mourir pour mourir, ça vaut la peine d’essayer. Dans quelques instants, la maison sera la proie des flammes et ce sera alors trop tard.

Que répondre à ce langage ? Du reste, ses amis sont si désemparés qu’ils n’ont plus la force de le retenir. Que Dieu le protège !

— Refermez la porte derrière moi et priez...

Sur ces mots, Paton se glisse prudemment au- dehors... regarde autour de lui puis, brusquement, bondit en direction de la palissade. D’un geste vigoureux, il la détache de la maison, la renverse d’un grand coup de botte et la rejette plus loin en piétinant l’herbe sèche qui commence à brûler. Il était temps ! Déjà, la chapelle n’est plus qu’un immense brasier. Missi est soulagé. Grâce à sa prompte intervention, le bâtiment est isolé des flammes et le danger semble écarté puisque, par bonheur, aucun vent ne souffle.

— Tuez-le ! Tuez-le ! hurlent une vingtaine d’hommes qui se tournent vers le missionnaire pour lui assener le coup fatal.

— Arrière, tonne Paton. Dieu vous châtiera. Vous avez incendié son temple ; vous avez de la haine pour son culte. Vous êtes des meurtriers. Prenez garde ! Le Tout-Puissant qui me protège a un feu plus redoutable que celui-ci. Changez de



**C'est la tempête, accompagnée d'une trombe d’eau.**

conduite, cessez de Le combattre et II vous épar­gnera. Vous le savez bien : nous vous aimons. Nous désirons votre bien et vous répondez par la violence. Pourquoi nous détestez-vous ? Pour­quoi êtes-vous si méchants ? Je vous le répète, Dieu est ici pour me garder et vous punir si vous continuez à faire le mal.

Les guerriers écument de rage mais ils n’osent s’avancer et porter la main sur celui qu’ils veu­lent frapper. Le Dieu invisible retient leur bras.

Soudain... un éclair traverse le ciel noir, immé­diatement suivi d’un formidable coup de tonnerre. Les hommes de Miaki reculent, effrayés. Un vent d’une rare violence se lève brusquement et pousse les flammes loin de la station. Un vrai miracle ! L’énorme brasier risque d’embraser la forêt tout entière. C’est la tempête. Violente. Accompagnée d’une trombe d’eau comme en connaissent parfois les Tannésiens et qui s’abat sur les tôles de la toiture dans un vacarme indescriptible. Les guer­riers se taisent, cloués sur place un instant. C’est sûr ! Le Dieu de Missi est venu les arrêter et il parle ici un langage facile à comprendre : le vent qui malmène les grands arbres, les nuages noirs sillonnés d’éclairs, les tonnerres fracassants, la pluie torrentielle, c’est la voix terrible du Créa­teur courroucé. Alors, pris de panique, les hom­mes de Miaki détalent dans la forêt à la recherche d’un abri tandis que Paton pousse la porte pour rejoindre ses amis qu’il trouve à genoux dans la chambre du fond.

— Gloire à Dieu ! crie-t-il pour leur signaler sa présence.

— Alléluia ! Béni soit son nom ! reprennent les frères en se levant pour l’embrasser, tous émer­veillés devant une si brusque et si opportune intervention du ciel.

— Ce miracle est pour nous un reproche. « Jusqu’à présent, disait notre Seigneur, vous n’avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite. »

— Missi, tu as raison ! enchaîne Abraham. Que de bénédictions perdues à cause de notre manque de foi ! Que de délivrances empêchées parce que nous avons été incrédules !

Dès son arrivée chez les Matthieson, Paton s’était mis à l’œuvre car il n’était pas homme à s’apitoyer sur son sort, à céder aux appels de la fatigue. Prêcher l’Évangile était sa passion, son programme, sa raison de vivre. Son premier dimanche fut bien rempli. Le matin, culte béni avec une trentaine de Tannésiens. L’après-midi, visite de six ou sept villages de l’intérieur pour y parler de Jésus.

— Quand donc verrai-je l’île tout entière se tourner vers Celui qui peut sortir cette popula­tion de son malheur ?

*y* **Séparation**

Depuis le cyclone, Paton est soucieux. Plus que jamais. A cause de lui, l’île de Tanna est à feu et à sang. Miaki ne désarme pas et la tem­pête de l’avant-veille n’a pas éteint sa fureur. Ses troupes patrouillent non loin de la station, prêtes à fondre sur les missionnaires, aussi les habitants de la contrée viennent-ils, en pleurant et à tout moment, le supplier de partir. Sa pré­sence constitue pour eux un danger perpétuel.

— Missi, tu dois nous quitter car Miaki veut te tuer. A quoi bon persister à tenir ici ? Une nuit ou l’autre il reviendra avec ses hommes pour en finir avec toi.

Alors Paton s’interroge :

— Est-ce vraiment juste de prolonger mon séjour sur cette terre que j’aime, certes, mais où des tribus s’affrontent à cause de moi ? Le mo­ment ne serait-il pas venu, raisonnablement, de laisser Tanna pour un temps, jusqu’à ce que les esprits soient apaisés ?

Même ses fidèles amis lui conseillent de quitter l’île sans tarder davantage.

— Il ne faut pas tenter Dieu, répète Abraham. Missi, la mort plane sur toi. Une mort inutile. Tu dois te décider à partir, au plus vite.

— Tu as raison. Je crois maintenant que Dieu me demande de quitter cette terre sans plus attendre, mais comment ? Par quels moyens ? Tout mon être dit : non ! à cette idée car j’aime ce pays autant que ma chère Écosse. Je me révol­terais si je ne savais la volonté de Dieu plus excel­lente que la mienne. Or, la volonté de Dieu, c’est la seule qui compte. La seule raisonnable.

Soudain Paton entend des cris :

— Un bateau ! Un bateau !

Quoi, un bateau ? On n’en a pas vu depuis des mois et il est exceptionnel qu’il en accoste un en cet endroit de l’île. Le missionnaire se précipite pour voir du côté de la mer. C’est bien vrai, un navire est en vue, à l’horizon. Sa fumée noire, presque immobile dans le lointain, semble plaquée contre le ciel bleu.

— C’est Dieu qui l’envoie, s’écrie John, bou­leversé. Pas de doute, il descend... du ciel. Vite, vite ! Faisons des signaux pour qu’il vienne à notre secours.

Tous les hommes courent vers le promontoire dénudé qui domine la station et la mer. Au som­met, on entasse fièvreusement tous les combus­tibles qu’on a pu ramasser en chemin : paille, roseaux, feuilles sèches, brindilles de toute es­pèce... Et bientôt, une épaisse fumée blanchâtre s’élève dans le ciel tandis que Paton, juché sur le toit de tôle de la station, hisse un grand drap blanc qu’un vent léger déploie et rend visible de loin.

Et, en effet, c’est Dieu qui envoie le « Blue- Bell ». Les missionnaires d’Aneityum, sachant Paton et ses collaborateurs en grand danger, avaient supplié le capitaine du navire de bien vouloir faire escale à Tanna pour les recueillir s’il était encore temps ! Le « Blue Bell » était donc à leur recherche.

♦

♦ ♦

Deux heures plus tard, une scène déchirante se déroule sur la grève, tout près des canots qui doivent emmener Paton et ses amis jusque sur le « Blue Bell ». Usé par tant de luttes et d’épreu­ves, anéanti par la fatigue et l’émotion, bouleversé à l’idée de devoir quitter une contrée si chère à son cœur..., Matthieson refuse soudain de partir. Il déclare vouloir mourir sur cette île où dort son enfant bien-aimé, victime de la fièvre.

— C’est bien décidé : je reste car je n’ai pas reçu de Dieu l’ordre de partir. Ma décision peut vous paraître folle ; pourtant, je veux finir mes jours ici pour les consacrer à l’évangélisation de cette population malheureuse. N’insistez pas, je vous en conjure.

Paton a beau argumenter, essayer par tous les moyens de le persuader que c’est folie d’agir ainsi, qu’il fait courir des risques à sa femme... peine perdue ! Rien ne peut le fléchir. Mme Matthie- son, un instant hésitante, se rallie à son mari : elle non plus ne veut pas quitter l’île. Aussi est-ce dans une immense tristesse que Paton et ses amis abandonnent leurs hôtes sur le rivage, les confiant à la grâce de Dieu.

Les adieux sont déchirants. En larmes, Nowar qui assiste à la scène, supplie :

— Müssi, reviens vers nous. Nous t’aimons et tu nous aimes. Reviens bientôt.

**IO**

**Le bois qui parle**

Après une longue escale en Australie, Paton se rend en Écosse dans l’espoir de refaire une santé sérieusement ébranlée — pour ne pas dire ruinée — par tant de privations, d’émotions et de luttes. Un temps d’absence prolongé mais bien rempli car le missionnaire n’est pas homme à se tourner les pouces. Partout où il passe, le valeu­reux pionnier plaide avec chaleur la cause de la mission.

— Nous attendons de nouveaux ouvriers pour voler au secours des quatre survivants qui tien­nent courageusement sur le sol de Tanna.

En outre, il réussit à convaincre son comité qu’il est indispensable et urgent d’acquérir un bateau qui assurera la liaison entre les diverses stations missionnaires du Pacifique. Ainsi, pério­diquement et régulièrement, il sera possible de leur apporter non seulement des provisions et du matériel, mais plus encore le réconfort moral et spirituel qu’exige leur existence difficile, tra­versée trop souvent de durs moments de décou­ragement, de solitude déprimante, de souffrance et de deuil. Les visites fréquentes d’amis chrétiens sont toujours toniques : elles renouvellent le zèle et la joie des combattants.

Paton ne s’illusionne pas. Il sait qu’il faut une somme énorme pour devenir propriétaire d’un bateau d’un certain tonnage. Mais il croit ferme­ment la trouver ! Lui qui a vu tant de miracles, peut-il douter de l’intervention de Celui à qui sont « l’or et l’argent » ?

Et Dieu répond. Le missionnaire attendait 75 000 F (or) : il en reçoit 120 000. Quelle joie ! Et c’est dans un sentiment d’immense gra­titude — et de fierté — qu’il s’embarque en 1866 sur le « Dayspring », le nouveau bateau de la mission qui appareille pour sa nouvelle desti­nation : les îles du Pacifique.

Le navire se comporte bien tout au long du voyage, faisant escale à Aneityum, puis à Tanna où Paton a de si chers et de si douloureux sou­venirs [[3]](#footnote-3). Durant son escale à Port-Résolution, son ami Nowar, informé de son passage, vient à sa rencontre, chargé de présents, suppliant Missi de rester à Tanna parmi son peuple. Ce cannibale si près du royaume des cieux insiste avec larmes. John répondrait volontiers à cet appel ; il retour­nerait même avec joie vers cette population hostile, mais, le cœur brisé, il doit y renoncer car la mission en a jugé autrement. Il lui a été demandé de s’installer en pionnier dans l’île voi­sine d’Aniwa tandis que d’autres ouvriers — déjà désignés — iront à Tanna continuer la tâche.

Lorsque Nowar prend congé du missionnaire, Missi ne peut retenir ses larmes en voyant s’éloi­gner cet homme qu’il aime, la tête dans les épau­les, désemparé et profondément malheureux. Au lieu de retourner dans son village, Nowar se rend auprès d’un chef d’Aniwa qui doit justement emprunter le « Dayspring » pour retourner dans sa patrie. Il lui remet des coquillages précieux en lui disant :

— Promets-moi de veiller sur Missi et sa famille. Qu’il ne leur arrive aucun mal, sinon mon peuple le vengera.

Une heure plus tard, le navire quitte le port et reprend la haute mer. Tandis que les côtes de Tanna s’estompent à l’horizon, Paton, accoudé au bastingage, seul sur le pont, prie pour ce vieux chef et pour cette terre qu’il ne reverra plus.

Sitôt débarqué à Aniwa, le missionnaire se met à l’ouvrage, hardiment. Il a hâte de construire la station qui doit abriter sa famille et ses colla­borateurs ainsi que d’apprendre le dialecte du pays, si différent du Tannésien. Les bâtiments s’élèvent rapidement, aucun contretemps ne venant ralentir la marche des travaux. Il est vrai que les gens d’Aniwa, qui passent pour être moins sanguinaires et moins violents que leurs voisins, accueillent favorablement les nouveaux venus, cherchant parfois à leur être utiles. L’ami de Nowar y serait-il pour quelque chose ?

Une foule de curieux, un peu encombrante parfois, considère avec étonnement les bâtisseurs. Paton se garde de les chasser car il peut ainsi, tout en travaillant, converser avec eux et établir d’uti­les contacts.

— Tiens, dit Missi à un vieux chef qui l’ob­serve depuis les premiers coups de pioche, apporte ce bout de planche à ma femme et elle te donnera ce dont j’ai besoin.

Interloqué, le vieillard secoue la tête et inter­roge :

— Mais de quoi as-tu besoin ?

— Le bois le dira à Mme Paton.

Réponse étrange ! Nullement satisfait, le chef continue :

— Mais le bois ne lui dira rien.

— Justement si ! Je ne me moque pas de toi. Va donc et tu verras !

John a toutes les peines du monde à convaincre son nouvel ami, persuadé qu’on se joue de lui. Aussi est-ce à contre-cœur que le vieux chef cède et se rend chez Mme Paton pour lui remettre le bout de bois. Timidement, car il s’attend à ce qu’elle éclate de rire ou se moque de lui. Mais pas du tout ! La missionnaire regarde attentive­ment la planche comme si elle recevait d’elle un message... et puis, comme l’avait promis son mari, remet à l’indigène l’outil et les clous demandés.

De retour, l’homme demande :

— Missi, explique-moi ça. Comment le bois a-t-il parlé à ta femme ?

— Oh ! Je veux bien te le dire, répond l’Écos­sais amusé.

Alors il s’approche du vieux chef et lit tout haut ce qu’il a crayonné sur la planche, montrant du doigt chaque mot qu’il énonce. Ensuite, il ajoute, en le regardant avec affection :

— Dieu nous parle de la même manière dans la Bible. C’est pourquoi je te conseille d’appren­dre à lire pour savoir ce qu’il dit dans ce livre merveilleux. Dieu te parlera à toi comme II me parle.

— Est-ce bien vrai ?

— Mais oui ! Seulement, il faut d’abord qu’on traduise ce livre dans ta langue. Hélas ! Je la connais si mal qu’il m’est actuellement impossible de le faire tout seul.

— Si ce n’est que ça, Missi, je veux bien t’aider. Dès maintenant, tu peux compter sur moi. Je suis à ta disposition.

Le vieux chef tient parole, lui qui voudrait tant voir la Bible imprimée dans sa propre langue. Il se rend tous les jours à la station pour enseigner à son nouvel élève le vocabulaire aniwaïen et les secrets de ce dialecte difficile. C’est providentiel et Paton fait de rapides progrès. Bientôt, il sera en mesure de parcourir l’île pour raconter à ses habitants la vie et l’œuvre de Jésus-Christ, le Sauveur du monde.

La page qui parle ! C’est prodigieux !

**II La pluie d’en bas**

Un matin, le vieux chef se rend à la station et trouve son « élève », une pioche à la main, en train de creuser un trou. Intrigué, il s’enquiert :

— Que fais-tu là ?

— Je creuse un puits pour trouver de l’eau. Peut-être Dieu nous en enverra-t-il de la fraîche, d’en bas !

John Paton souffre beaucoup du manque d’eau à Aniwa. Il en tombe très rarement et celle qu’il utilise, avec parcimonie, est à peine potable car on doit la conserver dans des conditions d’hygiène déplorables. Les natifs, eux, ne sont nullement éprouvés par cela. Il leur faut si peu d’eau pour leurs besoins personnels. Pour eux, pas de toi­lette ou de lessive à faire. Et quant à la boisson, ils préfèrent le liquide sain et rafraîchissant de la noix de coco qui abonde dans l’île.

C’est pour cette raison que l’infatigable écos­sais a entrepris de creuser un puits près des bâti­ments de la Mission. Conscient de son incompé­tence en la matière, il compte sur son Seigneur pour conduire à bien sa recherche.

— J’espère tomber sur une nappe d’eau...

— Oh ! Missi, reproche le vieux chef. Sois raisonnable. Attends donc que la pluie tombe du ciel. Nous en recueillerons pour toi deux ou trois tonneaux.

— Tu sais bien que la sécheresse est très grande, poursuit Paton. Il faut se procurer de l’eau coûte que coûte si nous ne voulons pas périr ou... partir. C’est vital pour nous.

— Jamais de la vie, Missi. Tu ne dois pas nous quitter. Mais tu sais bien que la pluie ne vient que d’en haut. Comment peux-tu en atten­dre d’en bas ?

Paton oubliait que cet homme n’avait jamais vu de puits et donc, ignorait totalement l’existence de nappes souterraines.

— Dans mon pays, en Écosse, explique-t-il, l’eau fraîche jaillit de la terre. Et j’ose croire qu’il en sera de même ici. Il n’y a pas de raison qu’il en soit autrement.

Le vieux chef est sceptique :

— Tu deviens fou, Missi ! J’espère que tu ne diras à personne que tu cherches de l’eau sous terre. On se moquerait de toi et l’on ne te pren­drait plus au sérieux. Ni ton message.

John reprend sa besogne devant l’indigène qui branle la tête. A quoi bon lui expliquer ce qu’il ne peut comprendre. La tâche avance lentement. Les quelques outils dont il dispose sont peu adaptés pour ce genre de travail.

Le vieux chef l’observe en silence, avec tris­tesse.

— Ce blanc devient fou. Peut-être est-il en train de creuser sa tombe pour mettre fin à ses jours ? C’est sûrement la bonne explication.

Convaincu d’avoir trouvé le vrai motif qui pousse Paton à forer le sol, il se rend auprès de ses amis pour les avertir et, surtout, pour leur demander de surveiller le missionnaire chaque fois qu’il reprend la pioche.

— Ne le quittez pas des yeux. Pas un seul instant. Quand nous le verrons fatigué, nous le presserons d’abandonner. Il doit traverser un moment difficile de découragement...

La tâche est harassante sous le soleil brûlant du Pacifique. Et... agaçante à accomplir devant une armée de spectateurs qui, installés sur la terre fraîchement remuée, gênent les mouvements du seul travailleur. Paton essaie de les intéresser à la besogne mais il ne trouve personne décidé à lui prêter main forte. Il doit distribuer des hameçons pour obtenir que tel ou tel accepte de

**L'Infatigable écossais a entrepris de creuser un puits
près des bâtiments de la Mission.**



monter les seaux remplis de terre. Hélas ! Le stock des hameçons s’amenuise rapidement... sans qu’on ait vu surgir la moindre goutte d’eau.

Une semaine plus tard, le vieux chef s’emporte pour de bon. Le stupide entêtement de son ami le met hors de lui et il ne peut supporter qu’il se montre si ridicule aux yeux de tous.

— Je te dis que la pluie ne viendra jamais d’en bas. Pourquoi t’obstiner de la sorte. Quel est ton but en creusant ce trou ?

Paton ne répond pas à cette question. A quoi bon ? Le lendemain, lorsqu’il revient sur le chan­tier, il a la désagréable surprise de constater qu’un éboulement important s’est produit durant la nuit, l’obligeant à déblayer de nouveau le fond de la fosse. Une partie du travail doit être recom­mencée.

— Tu vois bien, dit le vieillard toujours pré­sent, si tu avais été au fond du trou, tu serais mort, enseveli sous cette terre dont tu troubles la paix. Et quand un navire de guerre serait venu, les autorités nous auraient accusés de t’avoir tué. As-tu songé à cela ? Missi, tu creuses ta tombe et la nôtre. Abandonne ton dangereux caprice.

Une fois de plus, Paton ne répond pas, appa­remment insensible à de tels arguments. Il creuse, creuse encore. Le voici à sept, puis à huit, à neuf mètres de profondeur. Toujours rien. En haut, les moqueurs plus nombreux que d’ordinaire se joignent au vieux chef aussi entêté que celui qu’il gourmande, pour inciter Paton à suspendre ses travaux de forage. A vrai dire, Missi a follement envie de tout lâcher mais la sécheresse qui persiste l’en empêche.

A dix mètres de profondeur, et pour la pre­mière fois, John rencontre une couche vaguement humide. Oh, peu de chose ! Mais la crainte le saisit :

— Et si l’eau était salée ?

Le soir, avant de quitter le vieux chef toujours à son poste et toujours mécontent, Paton déclare :

— Je crois que Dieu nous donnera de l’eau demain.

L’homme s’indigne :

— Mais tu sais bien que Peau ne viendra jamais d’en bas. Quitte cette idée qui te tourne la tête.

— Reviens demain et tu verras qui a raison.

De grand matin, les deux hommes sont sur le chantier. En approchant du puits, Paton éprouve quelque anxiété : et s’il échouait ? Il perdrait la confiance de tous. L’œuvre missionnaire serait entravée.

John se laisse glisser dans le trou encore som­bre puis, avec émotion, reprend sa besogne. En haut, sceptique, le chef branle la tête. Son ami est vraiment têtu...

Soudain, du fond du puits, un cri. L’eau vient de jaillir. John se hâte de la goûter... Est-elle bonne à boire ? Son visage amaigri s’illumine. Oui, elle est bonne ! C’est de l’eau fraîche, de l’eau excellente. Alléluia !

Le chef s’est penché, étonné de voir son ami à genoux. Et autour de lui, quelque chose de brillant. Le vieillard distingue mal mais il comprend. Il y a de l’eau en bas et Missi répand sa louange devant Celui qui fait monter l’eau de la terre.

Alors, brusquement, comme un être qui perd la raison, il se redresse et détale en gesticulant et en hurlant :

— Venez voir la pluie qui vient d’en bas... la pluie d’en bas.

Toute la jungle est en effervescence, car la nouvelle se répand comme le feu en brousse. De partout, de tous les sentiers, on accourt, tandis que Paton toujours au fond de son trou, appelle en vain son ami qu’il s’étonne de ne plus voir. Lorsqu’il remonte à la surface, il trouve une foule d’indigènes, hommes, femmes et enfants, qui le regardent curieusement comme s’il venait du cen­tre de la terre.

Devant tous, il s’approche du vieux chef bou­leversé et lui verse un peu d’eau dans le creux de la main. De l’eau claire dont il a rempli sa gourde. Son ami la fait couler entre ses doigts,

la regarde longuement, sans oser cependant y porter les lèvres.

— Goûte-la donc, insiste Missi. Elle est bonne, l’eau d’en bas.

Une crainte superstitieuse le retient. Paton doit insister pour qu’il boive. Alors, le vieillard approche les lèvres, timidement, réfléchit... avale une gorgée.

— C’est de la pluie ! C’est de la pluie... dit-il en sautant de joie. De la vraie pluie.

— C’est vrai, reprend le missionnaire, de la pluie que Dieu nous donne.

— Merveilleuse, merveilleuse est l’eau du Sei­gneur... s’exclament les Aniwéens s’avançant à tour de rôle déguster ce vrai don du ciel.

Le puits devient très vite la merveille de l’île. On accourt des villages les plus éloignés pour venir admirer l’œuvre de l’Écossais. Le vieux chef ne quitte plus l’endroit : il tient à fournir à chacun, lui-même, ses longues explications pleines d’éloges à l’égard de son patient ami. Le puits est aménagé et gardé par les natifs qui ne cessent de proclamer :

— Merveilleuse ! Merveilleuse est l’eau du Seigneur.

**12 Prédication sur le puits**

Quelqu’un frappe à la porte de la station. C’est le vieux chef qui demande à voir Missi.

— Missi, il faut que je te parle.

— Oui ! Qu’as-tu d’urgent à me dire ?

— Veux-tu que je prêche un sermon sur le puits, dimanche, au culte du matin ?

Cette proposition est tellement inattendu que Paton, sur le moment, ne sait que répondre. Un sermon sur le puits, c’est un étrange sermon ! De plus, le missionnaire n’a pas l’habitude de confier la prédication à n’importe qui. Enfin, une fois n’est pas coutume.

— Eh bien ! J’accepte, dit-il enfin. Dimanche, je te donnerai la parole.

L’annonce de cette extraordinaire nouvelle fait sensation dans l’île tout entière. Partout, jusque

dans les hameaux les plus reculés, il n’est ques­tion que de la prédication sur le puits par le vieux chef. Nul n’ignore la chose, si bien que, au jour indiqué, une foule immense, bigarrée, parée comme pour une fête se rassemble et s’installe longtemps avant l’heure dans la clairière, près de la station.

Paton n’en croit pas ses yeux. Jamais il n’avait eu l’occasion et la joie de parler à tant de gens disposés à écouter un sermon. Pratiquement, toute la population est là, devant lui. Le silence obtenu avec peine, Missi fait d’abord monter vers Dieu une courte prière puis, avec des mots aima­bles, présente l’orateur, son ami qui l’a suivi dans tous ses travaux et désire maintenant s’adres­ser à chacun.

Le vieillard se lève tout tremblant, intimidé, ne parvenant pas à cacher son émotion. Il tous­sote, cherche ses mots et, brusquement comme s’il se jetait à l’eau, s’écrie :

— Amis d’Aniwa, écoutez mes paroles. Vous le savez, Missi nous a dit beaucoup de choses étranges qui nous paraissaient folles et menson­gères. Lorsqu’il creusait son puits, nous disions, en secouant les épaules : « Sa tête est dérangée ». Mais Missi priait. Il priait son Dieu qui l’a exaucé. J’en suis témoin. La pluie est venue des profondeurs de la terre. Nous nous sommes mo­qués de lui et, cependant, il a trouvé de l’eau, une eau merveilleuse, comme nous n’en avions jamais goûté.

A partir d’aujourd’hui, je crois Missi. Son mes­sage est vrai et ce qu’il dit de Dieu ne doit pas être mis en doute. Un jour, nos yeux Le verront comme nous voyons maintenant la pluie qui vient de la terre.

Le monde est sens dessus-dessous depuis que la Parole de Dieu est venue dans l’île. Merveilleuse est l’œuvre de l’Éternel ! Aucun dieu, vous m’en­tendez, aucun dieu d’Aniwa n’a exaucé comme Lui ; aucun de ceux que nous avons adoré dans la crainte ne nous a donné la pluie de la terre.

Vous tous, mon peuple bien-aimé, sachez que désormais j’adorerai le Dieu qui a fait jaillir la pluie d’en bas.

Le prédicateur s’arrête un instant comme pour observer ses auditeurs. Son discours a porté, la foule est bouleversée, les yeux sont mouillés de larmes. Alors, il reprend avec force, le doigt pointé vers ceux qui l’écoutent :

— Que tout homme qui pense comme moi se hâte d’aller dans sa maison pour en chercher les idoles. Toutes. Nous les brûlerons publiquement. Elles sont un mensonge, une injure au vrai Dieu. Pas de faiblesse. Nous sommes déterminés à suivre le Seigneur venu souffrir et mourir sur la terre pour nous emmener au ciel. Je suis pour l’Éter- nel, pour l’Éternel et pour son Fils Jésus-Christ.

Ce vibrant appel a remué profondément les cœurs. La preuve, c’est que durant la semaine suivante, les idoles sont apportées et entassées près de la station puis livrées aux flammes au milieu des cris et des chants : « L’Éternel est le vrai Dieu ! Nous l’adorerons et le servirons lui seul. L’Éternel est Dieu à toujours ! »

En quelques jours, l’étrange prédication du chef a renversé le paganisme à Aniwa. Paton en est émerveillé, car ce qu’il voit dépasse tout ce qu’il pouvait imaginer. Il assiste en spectateur à la conversion de gens jusque-là fermés et hostiles à l’Évangile. Cette œuvre merveilleuse, qu’il contemple avec reconnaissance et adoration, est tout entière opérée par Dieu. « J’ai vu, dira-t-il plus tard à ses amis, le salut de l’Éternel. »

Et c’est en foule que les natifs viennent écouter l’histoire de Jésus-Christ, sa mort sur la croix, sa résurrection le troisième jour, son ascension, sa venue prochaine... Le Saint-Esprit ouvrant les yeux et les cœurs, les résultats ne se font pas attendre. Ici et là, dans les maisons, le culte de famille est institué et l’on rend grâces avant cha­que repas. Des prières, parfois bizarres et mêlées de superstition, montent vers Dieu. Toute activité cesse le dimanche et l’on se rend ce jour-là au culte de la Mission, vêtu d’habits de fête et le visage épanoui.

De son côté, Paton ne chôme pas. Il évangélise méthodiquement File tout entière tandis que des catéchistes indigènes, venus en renfort d’Anei- tyum, se rendent dans les hameaux, entrant dans chaque maison pour expliquer la Bible et ensei­gner les premiers éléments de la doctrine chré­tienne aux nouveaux convertis.

Tous les soirs, roulements de tambour dans le village. On se rassemble pour la prière sur la place et l’on chante jusque tard dans la nuit les louanges du Tout-Puissant. Des églises, édifiées un peu partout, se remplissent dès les premiers services. Paton est dans la joie. Dieu le comble. Bientôt, il pourra dire comme Siméon : « Mainte­nant, Tu laisses ton serviteur aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut. »

Comme il fallait s’y attendre, les difficultés et les reculs jettent un peu d’ombre et de tristesse sur cette immense joie. Satan ne désarme pas. Il anime Youvilé, un jeune homme de la contrée, pour ruiner, si c’était possible, l’œuvre du Sei­gneur. Furieux de constater le succès de l’Évan- gile autour de lui, même parmi les siens, furieux aussi de voir ses propres amis le lâcher et le désavouer, ce garçon ne cesse de proférer des menaces contre Paton lui-même.

Un soir, fou de rage, il se jette sur la palissade qui entoure la station et en détruit une bonne partie pour prouver à Missi qu’il ne le craint pas et lui déclare ouvertement la guerre. Or, et c’est



**Tous les soirs, roulements de tambour dans le village.**



providentiel, le vieux chef arrive sur ces entre­faites. Missi lui explique le méfait de Youvilé, qui a disparu, et demande :

— Pourquoi laissez-vous faire ce mauvais gar­çon ? Si vous ne le punissez pas selon la justice, je quitterai l’île dès l’arrivée du prochain bateau.

— Quelle est donc la punition qu’il faut lui infliger ? Devons-nous le tuer ?

— Certainement pas. C’est le châtiment ré­servé aux meurtriers.

— Devons-nous brûler sa case, détruire ses plantations ?

— Non, ce serait démesuré, estime Missi.

— Le lier et le battre ?

— Pas du tout !

— L’attacher à un canot et le pousser en pleine mer ?

— Bien sûr que non !

— Mais alors, que devons-nous faire ?

— Exiger tout simplement qu’il répare la clô­ture de sa propre main, tout seul. Et puis, qu’il promette publiquement de ne plus recommencer.

Ravis de cette réponse, les natifs se mettent aussitôt à la recherche du coupable. Les choses ne traînent pas. Le lendemain, on l’amène devant l’assemblée. Le vieux chef le réprimande verte­ment et prononce la sentence, avec gravité. Inti­midé et confus, Youvilé ne cache pas sa surprise en apprenant la nature du châtiment qui lui est infligé. Il s’attendait à tout autre chose. Alors, trop heureux de s’en tirer à si bon compte, il s’écrie devant tous :

— J’accepte. Ces paroles sont justes. Demain je réparerai.

Et c’est sous les regards curieux et amusés de tous que le jeune homme doit reconstruire la palissade. Une sévère mais salutaire humiliation pour lui, si fier d’ordinaire.

Cependant, le missionnaire n’oublie pas You- vilé, toujours hostile à Jésus-Christ. Chaque fois qu’il le croise sur le chemin, il ne manque pas d’aller vers lui pour qu’il sente son affection et sache qu’il est pardonné. Pour lui rappeler aussi que Dieu l’aime malgré sa révolte et ses fautes.

— Mais pourquoi me dis-tu chaque fois, Missi, que Jésus est mort pour moi ?

— Te souviens-tu du petit Youli, le fils de ton voisin ?

— Oui ! Eh bien ?

— Il avait alors quatre ou cinq ans... et jouait seul dans la forêt. Sa maman qui le cherchait avec inquiétude vit, trouant le feuillage, un lion prêt à bondir sur son enfant... Il était perdu, perdu, perdu ! Personne ne pouvait lui porter secours. T’en souviens-tu ?

— Si je m’en souviens ! Déjà on le croyait mort et sa maman hurlait en s’arrachant les che­veux. Or, soudain, une antilope sortit d’un fourré et passa entre l’enfant et le lion. Celui-ci s’élança... sur l’animal pour le dévorer...

— Tandis que le petit Youli s’enfuyait vers le village.

— Oh ! Missi, l’antilope a sauvé Youli. Je comprends maintenant. Je crois. Jésus a été frappé à mort pour que j’échappe au jugement de Dieu. Pour que je vive.

— Alors Youvilé ! Que vas-tu faire de Jésus ?

Le garçon est touché. Peut-il résister à un si grand amour, fuir un si grand Sauveur ? Et pour­suivre seul sa route, sans Lui ?

Les deux hommes se sont agenouillés sur le sentier désert. Et là, près de Missi qui pleure de joie, Youvilé s’abandonne au Sauveur qui pardonne.

Les mois passent.

Une terrible famine sévit sur File tout entière. La détresse est dans tous les villages et dans tous les foyers. Un soir, passant devant une case, Paton entend un père de famille disant merci à Dieu pour la nourriture qu’il accorde aux siens. Le mis­sionnaire s’approche, regarde et voit dans le plat...

quoi donc ? Une poignée de feuilles de figuier, cuites à l’eau.

* Le contentement du cœur, quel plat mer­veilleux ! murmura-t-il en les quittant.

Une semaine plus tard, les orphelins qu’il a recueillis viennent lui dire :

* Missi, nous avons une faim horrible !

Hélas ! Paton n’a rien à leur donner et il a faim, lui aussi. Mais le Dieu du « pain quoti­dien » a entendu les prières de ses enfants. Le soir même, le bateau de la mission apporte des provisions. On décharge un baril de biscuits que John s’empresse de distribuer à ses petits affamés. Surprise ! Pas un seul d’entre eux ne fait le geste d’y goûter. Intrigué, Paton interroge :

— Quoi, vous mourez de faim et vous ne mangez pas ? Êtes-vous déçus ? Attendez-vous que je vous en donne un autre ?

— Oh non, Missi ! répond le plus âgé. Nous voulons d’abord remercier Dieu qui nous a envoyé cette bonne nourriture...

Le missionnaire ne peut retenir ses larmes :

— O Dieu, dit-il avec émotion, tu me donnes de voir de grandes choses, si merveilleuses ! Ta main puissante, invisible, nous a protégés dans les heures terribles ; maintenant, ta main nous comble et nous bénit. Gloire à Toi, Seigneur ! Tu fais tout à merveille !

TABLE DES MATIERES

1. [— Le grand Stephen 5](#bookmark4)
2. [— Vocation 13](#bookmark9)
3. [— Nouvelle délivrance 21](#bookmark13)
4. [— Le bateau de la Reine 30](#bookmark19)
5. [— Le pire des fléaux 38](#bookmark22)
6. [— Une succession de malheurs 44](#bookmark29)
7. — Pas de répit pour Missi 49
8. [— Tempête bénie 58](#bookmark35)
9. [— Séparation 64](#bookmark38)
10. [— Le bois qui parle 68](#bookmark44)
11. [— La pluie d’en bas 74](#bookmark47)
12. [— Prédication sur le puits 82](#bookmark50)

**ACHEVE D’IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L’IMPRIMERIE WALLON
A VICHY,**

**LE 12 SEPTEMBRE 1978.**

**Dépôt légal : 3\* trimestre 1978.**

**Imprimeur, n° 1936.**



(128 pages 18 X 12 cm)

**connaissez-vous
ce**

**petit livre ?**

**Comment David, le Jeune fugueur, recueilli par une famille sympathique, se retrouve-t-ll complice d’une fort vilaine action, qui aurait pu se ter­miner tragiquement 7**

**Comment un message enfermé dans une bouteille et livré aux flots va-t-ll permettre à deux garçons, une fillette, et leurs familles respectives, de découvrir le secret du vrai bonheur ?**

**Qui est l'étrange « oncle Philippe » et que vlent-ll faire sur les plages du pays de Caux ?**

**Le lecteur de cet ouvrage, non seulement connaîtra les réponses à ces questions, mais fera certainement lui aussi de passionnantes découvertes.**

**QUELQUES APPRÉCIATIONS**

***« Racontée avec poésie, cette histoire est pleine d'enseignements. La couverture, les Illustrations, sont particulièrement soignées et agréables. »* Chr. W. («Christ Seul - 12/76).**

***« Ce livre est bien écrit et Intéressant pour les enfants,* à *qui II donne une bonne connaissance de l’Ëvanglle. »***

**Mme *J.* I., missionnaire.**

***« J'ai lu " La bouteille à la mer ” avec beaucoup de passion et de plaisir. •***

**Jonathan, 12 ans.**

**- C’esf *une fort Jolie histoire qui se déroule sur les plages de Normandie L’Intérêt est toujours soutenu. L'ouvrage est destiné aux Jeunes de 10 à 14 ans, mais de plus petits et de plus grands y trouveront plaisir, et pourront de la sorte être mis en présence de l'évangile. •***

**J.M. Nicole (- Certitudes • n° 79).**

**En vente chez votre fournisseur habituel ou & commander à :**

**SEMA, B.P. 232, 03208 VICHY CEDEX.**

**A la môme adresse, on peut obtenir gratuitement un catalogue de disques, cassettes et livres évangéliques.** « L’île terrible » n’est pas un roman, mais retrace aussi fidèlement que possible la véritable épopée vécue parte missionnaire John PATON chez les man­geurs d’hommes des Nouvelles-Hébrides.

Jeunes et aînés seront passionnés par les aventures incroyables que nous conte André ADOUL avec sa verve coutumière. On apprendra ainsi’dç quelle mer­veilleuse façon la main invisible de • Dieu protégé ses serviteurs, les a comblés et bénis, durant les heures terribles vécues à Sa gloire.



Pour enfants, jeunes et adultes.

1. Diminutif du prénom Stephen. [↑](#footnote-ref-1)
2. A près de 400 km au nord-est de la Nouvelle- Calédonie. [↑](#footnote-ref-2)
3. Sa femme et son fils étaient morts quelques années auparavant, tous deux emportés par la maladie. Paton s’était remarié lors de son voyage ne Europe. [↑](#footnote-ref-3)